

Guy Luisier

# L'Église auberge

*Lettres au Seigneur Samaritain*



Littérature ouverte

DESCLÉE DE BROUWER

# L'Église auberge

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège  
Éditions Desclée de Brouwer  
10, rue Mercœur – 75011 Paris  
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

*[www.editionsddb.fr](http://www.editionsddb.fr)*

ISBN : 978-2-22006-745-2  
ISBN epub : 978-2-22007-992-9

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cités, ses fêtes mais aussi ses déserts infinis au-dedans comme au-dehors, et, finalement, son chemin pierreux où des bandits – combien ? – l’avaient laissé presque mort...

Comment savais-tu tout cela ? Tu semblais le suivre, garder sa trace, comme un pas aimé qu’on cherche dans la boue.

Mais, si c’était vrai, comment as-tu pu le laisser prendre une route qui allait à ce point le défigurer. Si c’était vrai... si vraiment tu le connaissais depuis toujours comme je le sentais derrière tes mots légers et doux, comment as-tu pu accepter qu’il quitte le jardin naïf de ses premiers jours bénis et s’engage allégrement dans toutes ces ravines sans espoir ?

Trop de mystère dans tout cela pour mon cœur et mon esprit.

Et pourtant, maintenant encore, chaque fois que je le vois, que je regarde le détour de sa bouche si tuméfiée, viennent sur la mienne toujours ces mêmes questions. Quelques réponses aussi. Peut-être était-il destiné à cette Auberge (suis-je présomptueux ?). Peut-être était-il destiné à cette nuit éclairée où toi et moi le regardions enfin pour ce qu’il est...

Je ne sais plus.

J’ai remarqué qu’il suffisait en fait que j’oublie un peu ton regard posé sur lui (et sur moi) pour que je ne sache plus ce que j’ai à faire de cette loque, qui met si longtemps à ressusciter.

Je me sens de plus en plus démuné.

PS : quand tu reviendras, n’oublie pas d’apporter les pièces que tu m’as promises avant de partir. L’or n’est pas éternel. Ma maison est...

## À la cave

Seigneur,

Le temps des vendanges est déjà loin. Il nous faudrait goûter le vin nouveau. Mais voilà, je voudrais te raconter ce qui m'est arrivé hier.

Pourtant, auparavant, je vais te parler de ma petite vigne. J'avais hérité de la famille de ma mère un joli lopin dans une pente au-delà du faubourg ouest de la ville. Nous y allions dans mon enfance, tourmenter les sauterelles parmi les cailloux, dérober aux abeilles sauvages quelques gouttes d'un miel très sucré. Il y avait une petite source sur le côté, qui faisait tinter une mélodie d'eau fraîche dans mon cœur d'enfant et que j'entends encore en moi, souvent, tout au fond.

J'aimais ce lieu, il nous rechargeait de silence et de paix, mes frères et moi, lorsque la ville nous noyait de bruits et de mots...

Il y a une dizaine d'années, lorsque, après passage chez le notaire et ouverture du testament, j'en suis devenu le fier et discret propriétaire, j'y suis allé souvent. J'ai dégagé les pierres éparses et bâti un mur tout autour, j'ai réparti soigneusement quelques plants de vigne, d'un cépage rare que m'avait recommandé un des vieux mages de Perse qui passent régulièrement par l'Auberge. J'ai construit au milieu un petit pressoir. Au fil des ans, la vigne s'épanouissait, tendait des vrilles téméraires dans les branches de quelques figuiers ou dans les ramures sèches que j'avais fichées dans le sol comme des

gibets mais qui à l'été s'habillaient d'un vert que l'automne petit à petit faisait rougeoyer. De semaine en semaine, j'aimais venir couvrir des yeux les grappes lourdes, les raisins qui tournaient en un pourpre incandescent quand le soleil se couchait. Ma vigne. Ma vigne chérie.

Lorsque la récolte était faite et le moût ramené à l'Auberge, je le laissais mûrir, (j'allais écrire mourir !), je le laissais mûrir en un vin que je gardais précieusement au fond de ma petite cave pour les grandes occasions. J'arrivais à en faire presque six grosses outres...

C'est justement aux six outres de cette année que j'arrive. Hier Léa et moi étions invités à des noces, dans un village des collines, là-bas à une heure de marche. Comme Léa allait lentement, et pour cause, nous sommes bien sûr arrivés très en retard. Lorsque nous sommes entrés dans la salle de fête, l'ambiance déchantait. Nous avons salué le maître du repas qui, sans un mot comme s'il avait la gorge nouée, nous a conduits aux nouveaux mariés. Nous avons déposé notre cadeau et lâché notre petit compliment rimé, qui vantait sa robe à elle et sa ceinture si joliment colorée à lui... mais cela passait mal. Comme si chacun avait un tracas qui l'obsédait et le rongait. Tout dans cette salle trop basse était étouffé dans une rumeur sourde et une angoisse muette. En nous plaçant dans un coin, le maître du repas nous glisse : « Nous n'avons plus de vin ». C'était donc cela..., effectivement un désastre.

Léa m'a donné un coup d'œil qui disait : « Nos outres neuves. » Et j'ai donc fait la seule chose qu'il y avait à faire. Avec un serviteur et une mule allègre, j'ai couru chez nous et ramené de notre cave les six outres de l'année. Et une nouvelle joie est tombée dans les coupes, et des coupes dans les cœurs de tous...

J'ai fait spontanément ce que j'avais à faire, sans réfléchir,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Et voilà qu'une délégation officielle a débarqué dans la grande salle, alors que j'étais à laver des coupes derrière mon comptoir. J'ai levé des yeux inquiets. Il y avait une grande dame en robe d'un rouge trop voyant, un petit monsieur timide avec cet air d'éternel comptable, et leur chef, un grand gaillard, plein d'entregent. Un de ces jeunes loups, aux franges bien longues, qui paraissent conquérir le monde à coups de sourires composés et de petites tapes sur l'épaule. Tout cela ne m'a pas rassuré.

Dès leur entrée, et dans leur dos, les clients se sont éclipsés discrètement, comme s'ils avaient peur du roussi. Eux ont pris une table et, après leur avoir servi le gobelet d'eau de bienvenue, je fus convié à m'asseoir avec eux. Déjà cela, ce n'était pas facile ; mais la suite !

Ils m'ont parlé d'abord des bons échos que mon travail et mon Auberge suscitaient en ville. (Tiens, tiens, ils ont des échos !) Puis progressivement ils ont dévié la conversation sur les travaux d'urbanisme que le gouvernorat était en train de projeter et de réaliser pour la cité. Je savais bien que toutes sortes de commentaires, des plus amers aux plus enthousiastes, se répandaient allégrement par les venelles encore épargnées par les démolisseurs publics.

Puis, tout de go, comme une flèche du Parthe qui m'a atteint quand j'allais chercher au comptoir une liqueur, la dame en rouge m'annonce qu'on prévoit de démolir la muraille pour en construire une autre, plus loin dans les faubourgs, plus solide et plus efficace contre les arrivées du désert (tiens donc !). Et donc... les cinq bâtiments de mon Auberge étaient destinés à devenir des gravats.

Je suis resté stupéfait, ma petite cruche de terre dans la main. Et mes blessés ? Mes murs, bon ! Mais ces visages qui lentement en eux reprenaient vie ? Je les voyais déjà reprendre en claudiquant le chemin des ombres. (Cela, jamais !)

Je n'ai pas eu l'occasion de dire quoi que ce soit. Le chef de la délégation avait pris le relais et proposait de me construire une belle maison juste à gauche du nouveau palais gouvernoral.

Ma tête surchauffait. Je ne savais, je ne pouvais rien dire.

Il sortit des plans de sa large poche brodée de fils d'or. Il m'invita à me rasseoir devant une vaste carte de papier cossu avec des lignes bien droites : les rues du Nouveau-Centre. Je pensais alors bêtement à ce petit restaurant grec où Théodémos avait travaillé avant de venir chez moi...

Tous ces traits noirs et rouges se brouillaient dans mon esprit...

Je me suis versé une coupe de liqueur. Bu une première gorgée, puis je me suis rendu compte de mon impolitesse quand je vis leurs coupes encore vides. La dame en rouge eut un sourire furtif. Le petit monsieur n'avait rien remarqué, plongé qu'il était dans un petit carnet plein de chiffres.

Au centre de la carte, se trouvaient deux dessins finement hachurés à traits d'or. Deux grands rectangles qui se faisaient face. À l'opposé de leurs deux façades jumelles se trouvaient des semi-rodondes. Une plus grande à droite et une plus petite à gauche.

On m'expliqua. Le gouvernorat souhaitait tenir compte dans sa nouvelle vision urbanistique des forces d'avenir de la cité. Et c'est à l'unanimité du conseil qu'on proposait que, puisque mon Auberge disparaissait avec la vieille muraille, je transfère dans le grand bâtiment de gauche tous les gens dont je m'occupais. Toute mon entreprise. (Tout mon bien !)

Mes yeux, tout ronds, mon estomac réchauffé par la liqueur de miel, comprenaient petit à petit. Ils restaient obnubilés par les deux grandes masses du centre, où étaient comme dessinées furtivement des colonnades, des crénelures dorées et des coupoles d'argent...

Je levai la tête pour échapper à ce tournis qui agitait mon esprit et je vis ma Léa, avec ses beaux yeux doux et son gros ventre rond. Sentant qu'un ange voulait passer dans la salle, elle était venue s'asseoir discrètement au coin du comptoir. Elle ne disait rien, comprenait tout et était d'accord d'avance avec tout. Elle me regardait et, au fond du puits de ces yeux-là, je sus que j'allais dire oui.

Dire oui ? Est-ce si simple ? Je demandai un délai de réflexion. Ma délégation à longues manches brodées se regarda d'un air entendu et, après avoir poliment vidé mes coupelles et replié le plan, me laissa mariner dans mes questions et mes angoisses... Et avec ce cœur qui se met à battre trop vite, surpris par une excitation, une exaltation qui le dépassent.

Dire oui ? Il est vrai que tout deviendrait plus simple si j'avais enfin un espace qui corresponde à mon travail, si j'avais la latitude nécessaire pour déployer mes ambitions... Et voilà le mot lâché ! Mes ambitions ? C'est justement tout le problème. Quelles sont mes réelles ambitions ? Comme je suis ridicule. Je n'ai que quelques blessés sur les bras. Bon, c'est vrai, ils deviennent chaque jour plus nombreux et plus exigeants, mais est-ce qu'ils me demandent des colonnes dorées et des parquets marbrés ? Est-ce vraiment à cause d'eux que je suis obsédé par cet énorme bâtiment, écrasant tout le centre de la ville, flanqué d'un autre plus énorme encore : le nouveau palais gubernatorial !

Et mon Auberge : la Nouvelle Auberge centrale ! Comme ils vont rire ceux qui venaient en douce goûter mes liqueurs sur la table rude et basse. Comme ils vont rire de ce nouvel aubergiste, déguisé en satrape de théâtre et de velours...

Est-ce vraiment pour « eux » que je vais accepter, ou pour « moi » ?

Je tourne toutes ces idées. Je ne sais plus comment arrêter le manège fou. Je me sens de plus en plus démuné. Quand tu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Sous le toit

Seigneur,

Hier dans l'après-midi, Samuel est venu me voir pour me demander de rendre visite à un de nos nouveaux invités, « une vague connaissance qu'il s'était faite à une époque lointaine ; qui était arrivée chez nous il y a peu ; qu'il avait placée sous le toit, dans une des petites chambres du grenier, proches des coupoles de la salle à manger ».

Je n'ai pas compris quelle sorte de blessure l'avait fait admettre chez nous. Mais dans un premier temps, cela n'avait qu'une importance relative. Je lui ai promis de passer dans la soirée.

Après le repas, j'avais déjà presque oublié cette promesse, mais en voyant Samuel, plus affairé et soucieux que d'habitude, elle est remontée à ma mémoire, et j'ai pris les escaliers ; d'abord la première rampe en marbres qui conduit au premier étage, puis la deuxième en pierres brutes qui mène dans les salles de repos du deuxième, et enfin l'escalier de bois qui monte au grenier. J'ai traversé les couloirs sombres pour arriver dans une petite pièce encore plus obscure. Quelqu'un gémissait. Mais je ne le voyais pas. Il a fallu longtemps à mes yeux pour s'habituer à la pénombre et reconnaître sur le lit, petit, recroquevillé : un prêtre du Temple d'en-haut. Je le connaissais bien.

C'était un client très régulier de l'Auberge de la vieille muraille. Pendant toute une période, (peut-être celle où tu es

passé chez moi ?), il avait occupé avec une discrétion remarquable une de mes chambres du haut. Il était triste à mourir. D'ailleurs j'ai compris qu'il descendait en ville, tous les huit jours, visiter son père malade, comme pour un devoir impérieux et très lourd. Et parce que c'était une maladie sans espoir et que son père souffrait, se révoltait, et faisait peser sa hargne de la vie sur son fils, cette situation le tétanisait de tristesse. À tel point qu'elle se lisait sur son visage et qu'il serait, dans la rue, passé à côté d'un mort sans le voir !

Je me suis assis sur le bord de son lit. Je n'ai rien dit (il y a tellement de fois où je ne sais pas que dire, que faire !). J'ai longuement regardé (un peu comme tu le faisais toi, le soir de l'Auberge). J'ai attendu. Ses traits ont fini pas se relâcher. J'ai attendu encore un peu. C'est si fragile les mots. C'est lui qui a commencé à parler. Il savait qu'il allait mourir. Et il pensait à la mort de son père, si violente, si haineuse, si froide, si raide, si... il jetait ces adjectifs à ma figure comme on se débarrasse avec effort des lambeaux d'une peau qui peine à muer...

Il ne voulait pas mourir comme son père, c'est pourquoi, lorsqu'il avait senti qu'il lui fallait faire le pas, il était venu chez nous, titubant mais bien décidé, avait demandé un coin tranquille et Samuel, qu'il connaissait, l'avait placé ici. Il était content. Et il avait demandé à cet intendant si attentionné et compréhensif de pouvoir parler au père de la petite fille qui venait l'après-midi jouer avec les douces flèches de lumière qui tombaient des tuiles disjointes... Je souris.

Il y eut encore un long silence...

Puis il redirigea ses mots lents et frêles sur sa vie avec son père. C'était un homme droit, il le savait, mais si dur. Tout devait être parfait, tout devait être toujours bien calé dans un carcan confortable et froid sans aucune fantaisie. Rester fixe, fixé, fiché au centre de la route, les yeux cloués par terre. Ne pas regarder à

droite, ni à gauche, « comme si nous craignons qu'il ne nous arrive quelque chose ». Et justement, dans sa vie, il n'était rien arrivé ! Rien. Un fossé de néant.

Puisqu'il n'avait connu que cela (ce rien), il avait longtemps, très, trop longtemps cru que c'était cela le chemin de la vie. C'est sur ce chemin qu'il s'était engagé, une fois adulte, sans même penser qu'il y eût pour lui une autre route. Pendant longtemps, presque toujours avant d'arriver ici, il regardait les chemins – errants, différents, hasardeux – des autres... avec l'ombre de son père devant ses pas...

Encore un long silence mais déjà plus léger, comme si un poids s'échappait peu à peu et des ligatures internes à son cœur se détendaient, se libéraient d'un vieux carcan.

C'est alors que je me suis souvenu de ce que tu m'avais dit de ton père et du mien. Tes mots sont montés à mes lèvres et j'ai parlé. D'abord avec hésitation, puis avec une assurance que les bouts de phrases, d'eux-mêmes, coloraient peu à peu.

Un père, c'est toujours fragile. Un père, c'est toujours blessé. Un père, c'est pétri, depuis les siècles des siècles, des blessures à venir de ses enfants. Un père, ça te regarde même quand tu regardes ailleurs. Un père, ça scrute tous les horizons, depuis la première aube sur le chaos jusqu'à la toute dernière. Un père, ça se noue les entrailles à chaque crépuscule depuis le premier soir où les ténèbres ont reflué sur la terre. Un père, on le porte dans son sang, surtout lorsque celui-ci est trop vif ou trop peureux, trop heureux, trop épais, trop. Un père, ça se reçoit, jour après jour, quand on veut ou quand on ne veut pas...

Je ne comprenais pas tout de cette litanie humble et magnifique, qui me montait du fond de mon histoire. Tu me l'avais dit tellement mieux que je le redisais. Mais je sentais que cela touchait en lui quelque chose de beaucoup plus vrai, de plus authentique que les mots, pourtant si directs, qu'il avait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## À la vingt-cinquième heure

Seigneur,  
Toi...  
Je... enfin !  
Nous...

# Table des matières

La parabole du Bon Samaritain

Avertissement de l'auteur

1 - Sur le seuil

2 - Au long de la route

3 - À table

4 - Au chevet

5 - Chez le notaire

6 - Au long de la nuit

7 - À la cave

8 - Sur les pavés

9 - De l'horizon

10 - De plus en plus

11 - À la tour

12 - Sur plan

- 13 - Dans les bras
- 14 - Par les rues
- 15 - Bien en ordre
- 16 - Pièce par pièce
- 17 - En morceaux
- 18 - Sous le toit
- 19 - À l'écart
- 20 - De plus en plus loin
- 21 - Sur des charrettes
- 22 - Sous les coups
- 23 - Au rebut
- 24 - Au rivage du temps
- 25 - À la vingt-cinquième heure

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2015  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

*Imprimé en France*